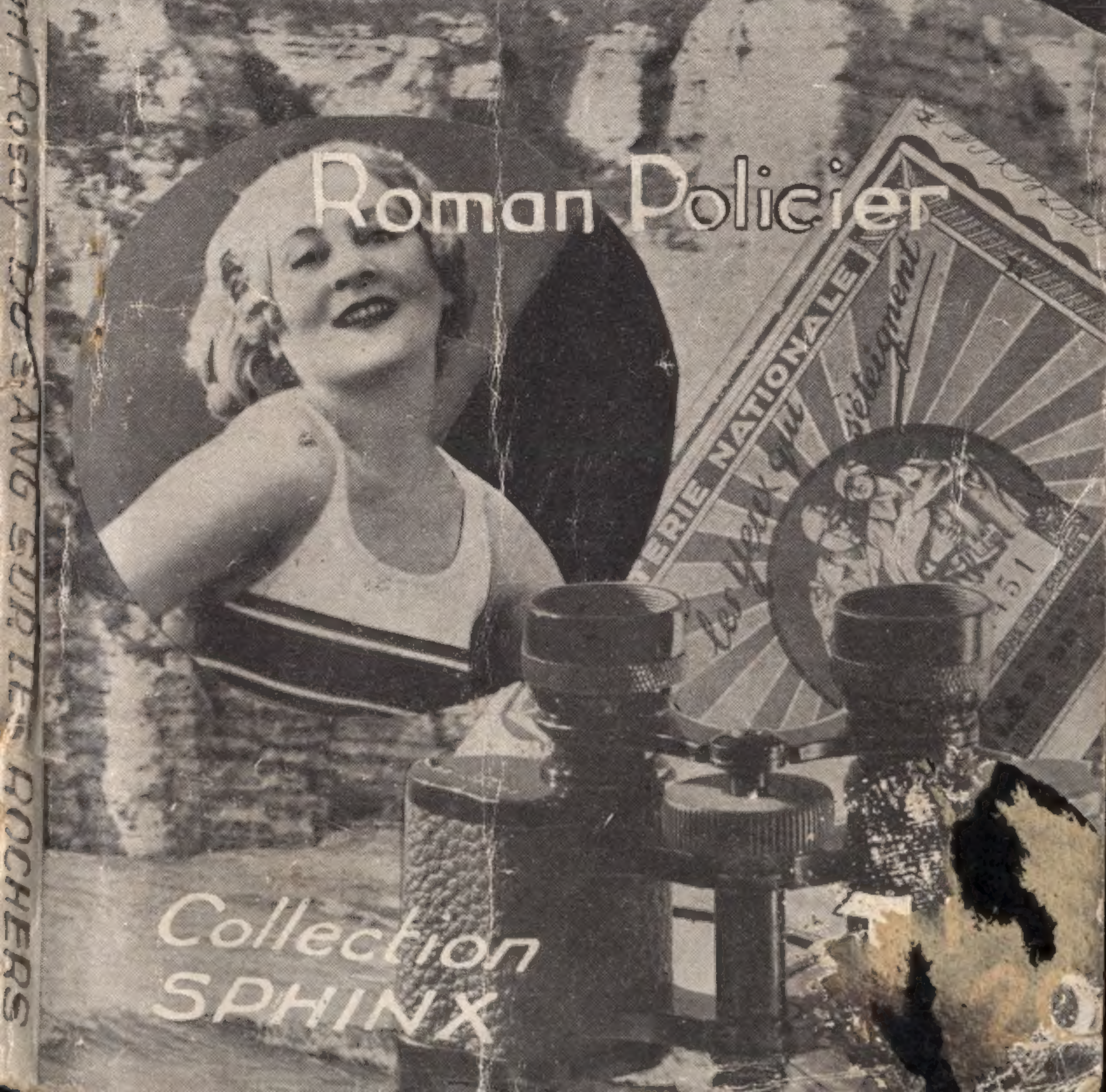
DU SANG SUR LES ROCHERS

Roman Policier



DU SANG SUR LES ROCHERS

DU SANG SUR LES ROCHERS

par Henri ROSEY

CHAPITRE PREMIER

Il n'était pas très loin de midi lorsque, après dix heures de voyage et deux changements de train, l'inspecteur Claudius Richard arriva à Querqueville-sur-Mer.

Un groupe assez important l'attendait sur le quai de la petite gare. Il y avait là le maire de la commune, plusieurs gendarmes, différents notables et, un peu à l'écart, le substitut représentant le parquet de Cherbourg. Le policier se présenta, serra des mains alentour puis se mit à la disposition du magistrat.

— Sans doute penserez-vous que nous vous avons alerté un peu tardivement, dit celui-ci. Nous avons en effet quelque peu hésité avant de déranger un fonctionnaire appartenant à la Police Judiciaire. Tout d'abord, l'affaire qui nous occupe paraissait des plus simples, tout le monde croyait à un accident.

— Et aujourd'hui? demanda Richard.

— Aujourd'hui cette hypothèse n'est pas définitivement écartée, loin de là. Cependant, tant de détails demeurent mystérieux que nous avons tout de même décidé de requérir votre concours.

J'ajoute, au surplus que, si le suicide semblait inexplicable, le crime ne l'est pas moins.

— Selon les renseignements que vous avez transmis à la P. J., le crime ou le suicide eut lieu dimanche dernier, dit encore Claudius Richard.

— Oui, et c'est seulement le lendemain lundi, que le corps a été découvert par un pêcheur de lançons, le père Danfoin, que vous voyez ici.

Le père Danfoin, un bonhomme prodigieusement ridé, avec des anneaux d'or aux oreilles, confirma les paroles du substitut.

— Oui! Ch'est mé qui l'avons trouvé, dit-il. L'était guère biau à vouer, le pauv' gars!

— L'homme était descendu la veille, à l'Hôtel de la Marine, reprit le magistrat. Il s'était présenté sous le nom de Joseph Boucheron, voyageur de commerce, venant de Coutances.

— J'ai appris tout cela en lisant le procès-verbal des premières constatations, dit le brigadier. Je sais aussi que l'identité fournie par le pseudo-voyageur de commerce était fausse.

— En effet, on s'en est aperçu en examinant les papiers trouvés dans les poches du malheureux. Il s'agissait en réalité d'un nommé Georges Galland, relieur, demeurant à Paris, passage de l'Epine, dans le sixième arrondissement.

— C'est exact, dit le policier, je m'en suis assuré sur place avant de m'embarquer pour Querqueville.

— Sans doute avez-vous pu recueillir d'autres renseignements ?

— Oui. Aux dires de ses voisins, de ses amis, de ses clients, Georges Galland était un homme des plus honorables, un artisan estimé de tous et vivant exclusivement de son travail.

— Rien, dans sa vie, ne pouvait-il laisser soupçonner un mystère? demanda le magistrat.

— Rien !

— Avait-il l'habitude des voyages?

— Non, le déplacement qui devait le conduire ici est le seul dont on ait eu connaissance. A ce sujet, il faut d'ailleurs noter un mensonge assez curieux. A sa concierge, à son entourage, Galland déclara qu'il se rendait dans son pays, auprès d'une parente malade.

— Dans quel pays?

— Dans la Corrèze... C'est assez loin de Querqueville!

Cependant, le petit cortège, grossi d'une escorte de gamins, était arrivé à l'Hôtel de la Marine, le seul qui, à Querqueville, demeurât ouvert toute l'année. Il se présentait sous les apparences d'une assez modeste auberge, uniquement fréquentée en cette saison par des gens du pays, pêcheurs, douaniers ou petits retraités de la flotte.

Désiré Lampérière, le maître de la maison, se porta avec beaucoup d'empressement au-devant du policier parisien.

Richard jeta un coup d'œil sur la chambre qui lui était réservée et y déposa sa valise.

Le substitut ne lui laissa pas le temps de souffler.

— Si vous ne vous sentez pas trop fatigué, dit-il, nous irons visiter tout de suite les lieux du drame. Il faut profiter de la basse mer, c'est le seul moment où il soit possible d'accéder à l'endroit où le cadavre a été découvert.

La petite troupe se mit en marche, suivie à distance respectueuse par une légion de gosses au premier rang desquels se trouvait le fils de l'aubergiste, à qui le rôle dévolu à son papa dans

cette affaire dramatique donnait une importance énorme aux yeux de ses camarades.

Querqueville possède un port minuscule, bien à l'abri derrière un haut promontoire rocheux désigné sur les cartes géographiques sous le nom de Bec, ce qui avec la prononciation du cru devient le *Bé*, ou même le *Gros Bé*. Pour se rendre au lieu où l'on avait relevé le corps du relieur, il fallait contourner l'énorme massif.

Claudius Richard et ses compagnons suivirent tout d'abord le quai, au delà duquel on apercevait quelques barques de pêche reposant à sec sur les cailloux du fond.

Des villas, qui semblaient à jamais abandonnées, dominaient ce hâvre. Bientôt, le chemin empierré prit fin, il fallut marcher sur le sable pour arriver à une petite anse que bordaient quelques cabines de bains abandonnées.

— La plage, dit un des gendarmes.

— Il ne vient sans doute jamais beaucoup de monde ici? demanda l'inspecteur.

— En effet ! Querqueville est un pays peu connu et d'accès difficile. En pleine saison, si nous avons une centaine de « baigneurs », c'est tout le bout du monde!

— Et l'hiver, maintenant? demanda Richard.

L'autre le regarda d'un air ébahi.

— L'hiver ! fit-il. Qu'est-ce qu'on viendrait faire dans ce trou, l'hiver? Grands dieux!

— Pourtant, Georges Galland y est bien venu, lui!

— Lui, c'est différent! dit-il... Moi, je n'ai pas d'opinion là-dessus, mais les gens de par ici prétendent qu'il s'agit d'une affaire de contrebande!

— On fait de la contrebande à Querqueville?

— On en a fait, à ce qu'il paraît!... Tenez, demandez au père Lanfoin s'il n'a jamais entendu parler de ça, dans sa jeunesse.

Le vieux pêcheur de lançons suivait péniblement la colonne. Il se fit répéter deux fois la question puis répondit sans se compromettre, à la manière normande :

— Peut-êt' bî!... Je ne m'souviens point!

— Sacré vieux farceur! s'écria en riant le gendarme, qui poursuivit : Voilà comment la chose se passait. Un bateau de pêche s'approchait du rivage, à marée haute, puis, en un endroit convenu à l'avance, laissait tomber une caisse ou un tonneau convenablement lesté. Le flot s'étant retiré, une charrette s'approchait du point de chute, sous couleur de récolter du varech, ramassait la caisse et s'en allait, ni vu ni connu!... C'est comme ça que le thé, le tabac, les dentelles et pas mal d'autres choses entraient chez nous en franchise.

— Vous dites « entraient », fit remarquer Claudius Richard. Cela ne se fait donc plus?

— Plus guère, dit le gendarme. Depuis ce temps-là, on a renforcé le service des douanes et aussi augmenté le nombre des bateaux garde-pêche. Ça n'empêche pas que ce malheureux Galland avait peut-être repris ce trafic clandestin?

La « plage des bains » traversée, on était arrivé au pied du « Gros Bé », dont le bord supérieur se découpait à angles vifs sur le ciel, soixante mètres plus haut.

De place en place, la falaise avait subi, au cours des âges, de gigantesques éboulements. Il fallait alors contourner un amas d'énormes ro-

ches corrodées par l'action des flots, noires et luisantes comme des monstres marins.

Bientôt, le cortège s'arrêtait.

— C'est là, dit un des gendarmes.

A cet endroit, la paroi rocheuse se dressait à pic, comme un mur. On devait renverser la tête en arrière pour en apercevoir le sommet. Claudius Richard contempla longuement ce lieu sauvage où un drame mystérieux s'était accompli.

— Georges Galland est tombé de là-haut? demanda-t-il.

— Oui. Voyez ce gros bloc, cette espèce de table, au pied de la falaise, c'est là-dessus qu'on l'a ramassé.

— Comment se fait-il que le flot ne l'ait pas emporté ?

— L'eau ne monte guère jusque-là qu'en période de grandes marées. En temps ordinaire, ces rochers demeurent émergés, c'est pourquoi l'on a pu retrouver le corps à l'endroit précis où il est tombé. Si la chute s'était produite un peu à droite ou un peu à gauche, il se serait abîmé sur le sable ou dans la mer, selon l'heure, et de toute faon le courant l'aurait transporté loin de là. Peut-être ne l'aurait-on jamais revu!

Au prix d'une petite ascension assez rude, Richard se hissa sur la table granitique. Mais celle-ci, maintes fois lavée et relavée depuis le jour fatal par la pluie et les embruns, n'avait conservé aucune trace de la tragédie dont elle avait été le témoin.

Le policier poussa un soupir de regret.

— Je crois inutile de nous attarder ici, dit-il. Allons plutôt voir l'endroit d'où ce malheureux est tombé.

— J'allais vous le proposer, dit le substitut.

— Comment fait-on pour monter là-haut?

— Il y a deux moyens, dit un des gendarmes... Tenez, regardez les gosses ! Ils sont en train de vous indiquer le premier.

Avec une agilité, une hardiesse que leur eussent enviées bien des alpinistes, les gamins qui avaient suivi le cortège officiel commençaient en effet à escalader la falaise.

— Vous ne craignez pas qu'il leur arrive un accident? demanda Claudius Richard, effrayé.

Le gendarme se mit à rire.

— Oh! non, fit-il. Ils ont l'habitude! Les moindres trous de rocher, les moindres aspérités leur sont parfaitement connus, ils les utilisent comme les barreaux d'une échelle !

— Vous disiez qu'il existait deux moyens de se transporter là-haut, dit alors le policier. Ces garnements viennent de nous montrer le premier, voyons le second.

— Rien de plus simple, le second moyen, c'est de continuer à faire le tour du Gros Bé jusqu'à l'endroit où l'on rencontre les dunes. Là se trouve un sentier, le chemin des douaniers, qui nous conduit à destination. Dépêchons-nous, le flot remonte.

Il fallut marcher dix bonnes minutes encore avant de pouvoir quitter la grève.

Ce qu'on appelait le chemin des douaniers était une piste tellement étroite que l'on n'y pouvait avancer qu'en file indienne. Par moments, elle cotoyait le gouffre de si près que le vertige saisissait les promeneurs non aguerris.

Le vent du large, plus vif à mesure que l'on montait, sifflait aux oreilles et glaçait les joues.

Afin de marquer le lieu où s'était produit l'accident — ou peut-être le crime — on avait en-

foncé en terre une sorte de pieu, un de ces piquets à bout ferré dont on se sert à la campagne pour attacher un cheval, une vache, une chèvre. Un chiffon blanc fixé à l'anneau rendait le repère plus visible.

Hormis ce jalon, rien ne permettait de deviner qu'une tragédie avait eu lieu en cet endroit quelques jours auparavant.

— N'a-t-on recueilli aucun indice intéressant lors des premières constatations? demanda Claudius Richard après avoir longuement examiné les lieux.

— Aucun, répondit le substitut. D'ailleurs, s'il y avait eu lutte ou violence, le sol pierreux sur lequel nous nous trouvons n'en aurait certainement pas conservé la trace.

— Dans ce cas, qui vous fait supposer que ce point est précisément celui d'où est tombé Georges Galland? demanda le policier.

— Rien, sinon qu'il se trouve exactement à la verticale de l'endroit où l'on a découvert le cadavre.

Claudius Richard demeura quelques minutes immobile, contemplant l'admirable spectacle offert à sa vue.

A l'horizon, on apercevait la masse bleuâtre d'une terre lointaine.

— C'est l'île de Jersey, expliqua quelqu'un. Par temps clair avec une bonne jumelle, on distingue les groupes de maisons et jusqu'aux taches formées dans la campagne par les prairies ou les labours.

Le regard du policier se détourna enfin de la mer pour examiner plus attentivement les alentours immédiats. Au bout d'un instant, il se fixa

sur un creux de rocher où, par intervalles, on voyait palpiter quelque chose de blanc.

— Vous apercevez quelque chose d'intéressant? demanda le substitut intrigué.

— Intéressant, je n'en sais rien, dit Claudius Richard. Je regardais ce petit point clair que l'on voit bouger là-bas.

Le magistrat jeta un coup d'œil dans la direction indiquée.

— Peuh! dit-il, c'est sans doute un morceau de papier ou encore quelque bout de chiffon que le vent aura entraîné jusque-là... Avec la brise qui souffle par ici certains jours, cela peut venir de loin!

Claudius Richard regarda une dernière fois la petite chose blanche.

— Vous avez probablement raison, dit-il ensuite... Tout de même, j'aurais aimé voir cela de près. Dommage que l'endroit soit inaccessible!

Déjà, le pâle soleil d'hiver s'enfonçait dans les brumes de l'horizon. Un souffle froid arriva soudain de la mer, tout le monde frissonna.

— Je crois que nous pouvons rentrer, dit le policier. Il n'y a plus grand'chose à voir ici.

On se remit en marche sur le sentier côtoyant la falaise. Vingt minutes plus tard, la caravane atteignit le village où des groupes de badauds attendaient son retour.

Richard demanda :

— Le défunt avait-il emporté des bagages?

— Des bagages, ce serait beaucoup dire ! répondit le magistrat. Georges Galland, qui pensait vraisemblablement faire ici un séjour assez bref, s'était muni, en tout et pour tout, d'une petite valise.

— Je pourrais la voir, cette valise ?

— Oui. Elle est à la mairie où nous avons rassemblé tout ce qui appartenait à ce malheureux.

— Allons-y ! dit Richard simplement.

II

La valise dont avait parlé le magistrat était une simple mallette en simili cuir. Elle était neuve mais de qualité médiocre. Sans doute, le relieur l'avait-il achetée tout exprès pour ce voyage.

A l'intérieur se trouvaient une chemise de nuit, quelques mouchoirs, une paire de pantoufles et une petite trousse contenant des accessoires de toilette.

— C'est tout ce que vous avez à me montrer? demanda le policier.

— Non, il y a encore ça, répondit le substitut en montrant du doigt une paire de jumelles posées sur la table, à côté de leur étui.

Claudius Richard examina ces objets avec l'attention et le sérieux dont il était coutumier.

— C'est étrange! dit-il au bout d'un instant.

— Qu'est-ce qui vous paraît étrange? demanda le jeune magistrat.

— Ces jumelles n'étaient certainement pas enfermées dans leur étui au moment de la chute, dit le policier après un long moment de réflexion.

— Pourquoi cela?

— Voyez, l'étui qui, selon le rapport des gendarmes, se trouvait retenu par une courroie autour du corps de la victime, cet étui est complètement écrasé, il a certainement supporté tout le poids du malheureux Georges Galland au moment où celui-ci a pris violemment contact avec le rocher. Par contre, les jumelles sont intactes,

seul un des verres est fendu. Il en serait tout autrement si elles s'étaient trouvées à l'intérieur de l'étui.

— Vous avez raison, dit le substitut visiblement impressionné par cette marque de sagacité dont le fonctionnaire de la P. J. venait de faire preuve. Les jumelles ont été découvertes sur le sable, à quelque distance du cadavre.

Il médita quelques instants avant d'ajouter :

— Quelle conclusion tirez-vous de ce fait, monsieur le brigadier?

— Selon toute apparence, répondit Claudius Richard, Georges Galland tenait ses jumelles à la main lorsque, d'une façon ou de l'autre, il s'est abîmé dans le gouffre.

— Alors?

— Alors, rien, ou presque! Cette constatation n'est incompatible ni avec l'hypothèse de l'accident, ni avec la version du crime.

— Et avec le suicide? questionna le substitut.

— Pour le suicide, c'est différent, la possibilité en paraît désormais exclue. On conçoit mal un désespéré usant de jumelles à l'instant précis où il va se donner la mort !

Claudius Richard accorda un dernier coup d'œil aux pièces à conviction rassemblées en cette salle de mairie, puis il prit congé du substitut.

Comme il atteignait l'Hôtel de la Marine, Claudius Richard vit venir au-devant de lui le jeune fils de l'aubergiste.

— Qu'est-ce que tu veux, mon petit gars? lui demanda-t-il.

— J'ai quelque chose pour vous, monsieur, répondit-il.

— Quelque chose pour moi?

— Oui, ceci!

En même temps, l'enfant présentait au policier une sorte de petit carnet.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit Richard surpris.

— C'est... C'est la chose que vous regardiez tout à l'heure, sur la falaise. Vous avez dit que vous voudriez bien la voir de près; alors, quand tout le monde a été parti, je suis allé la chercher!

— Tu es allé la chercher, comment?

— Oh! monsieur, ça n'a pas été difficile, j'ai l'habitude! Y en a pas un autre, dans tout le pays, pour s'accrocher aussi bien que moi dans les rochers.

Il hésita un petit peu, rougit encore davantage, puis ajouta :

— Seulement, m'sieur...

— Seulement quoi?

— Seulement, faudra pas en parler à papa ni à maman, parce qu'ils m'attraperaient un bon coup!

Le policier fit la grosse voix.

— Et ils auraient bien raison, dit-il. C'est très mal de désobéir à ses parents, tu aurais pu te rompre les os, avec une pareille gymnastique!... Enfin, pour cette fois, je veux bien ne rien dire à ton papa, mais il faut me promettre de ne pas recommencer!

Déjà, le gamin s'éloignait, tout piteux. Il le rappela :

— Tiens! Voilà tout de même pour toi, tu pourras t'acheter des bonbons, dit-il en lui fourrant dans la main un billet de dix francs.

III

A l'Hôtel de la Marine, le rez-de-chaussée était divisé en deux parties, une salle à manger réservée aux touristes et une salle de débit où venaient consommer les gens du pays. Par déférence pour un hôte aussi distingué, le patron voulut servir Claudius Richard dans la salle à manger. Le brigadier s'y opposa.

— Jamais de la vie! s'écria-t-il, je m'ennuierais à mourir tout seul dans ce désert... Sans compter qu'il y fait plutôt frisquet, dans votre pièce de cérémonie!

Il s'installa donc dans la salle commune où un déjeuner fort acceptable lui fut apporté.

Tout en mangeant avec un appétit que justifiait l'heure tardive du repas, le policier se prit à examiner l'objet que venait de lui remettre le jeune Lampérière. Un premier coup d'œil lui permit de mesurer l'importance de la trouvaille.

Il s'agissait d'un calepin à couverture entoilée, de ceux que l'on peut acheter pour quelques sous dans n'importe quel bazar. Une inscription calligraphiée sur la page de garde ne laissait aucun doute quant à l'identité de celui qui en avait été le propriétaire. On y lisait ces mots :

Georges GALLAND
Maître Relieur
7, passage de l'Epine, PARIS (VIe).

Les pages suivantes contenaient des adresses, des chiffres, des notes concernant des achats ou des commandes, des dates et des heures de rendez-vous.

Hélas! à mesure qu'il tournait les feuillets, l'inspecteur sentait ses espoirs s'évanouir peu à peu. Rien, là-dedans ne pouvait laisser deviner ce que Georges Galland, maître relieur parisien, était venu faire à Querqueville!

A la dernière page, cependant, quelque chose piqua la curiosité de Claudius Richard. De part et d'autre de la feuille blanche, l'artisan avait écrit deux mots, que reliait de façon mystérieuse un long trait de plume.

ROUSSETTE ———————————— GOREY

Au-dessous, on trouvait une manière d'équation algébrique :

4 T, 3 p. = 7 M 895.

C'était tout!

Son repas terminé, le brigadier dut s'avouer à lui-même qu'il trouvait le temps long. Il était trop tard, ce jour-là, pour commencer une enquête. Au surplus, de quel genre d'enquête pouvait-il être question? N'avait-il pas vu, déjà, tout ce qu'il y avait à voir dans ce trou de campagne?

Le substitut, les gendarmes, le maire, toutes les autorités ne lui avaient-elles pas maintes fois répété que, personne, dans la région, ne pouvait être soupçonné d'un crime?

Et d'ailleurs, pourquoi s'attacher à l'hypothèse d'un crime alors que l'accident semblait infiniment plus probable?

Oui mais, qu'est-ce que Georges Galland, relieur parisien, était venu faire, tout seul, en plein hiver, dans ce petit port normand où, selon toute vraisemblance, il ne connaissait personne, où personne ne le connaissait?

Claudius Richard se posait pour la centième fois cette irritante question lorsque le patron de la *Marine*, Désiré Lampérière, s'approcha de lui.

— Vous avez-t'y bien mangé ? demanda-t-il avec cordialité.

— Très bien! Très bien! On ne peut mieux! répondit le policier... A propos, mon vieux, vous ne connaîtriez pas, par ici, quelqu'un qui s'appellerait Roussette?

L'hôtelier chercha un instant dans sa mémoire.

— Non, dit-il enfin, Roussette, nous n'avons pas ça dans le pays.

Un gars qui était au comptoir, en train de déguster un petit verre de fil-en-quatre, crut devoir apporter son grain de sel à la conversation.

— Une roussette, affirma-t-il, c'est un poisson (il prononçait « un pêchon »)... Comme qui dirait un chien de mer!

— Et Gorey? demanda encore Richard, vous ne connaissez pas?

L'homme du comptoir se mit à rire.

— Ah! Un goret, c'est pas un poisson, bien sûr!... Sauf vot' respect, ça serait plutôt un jeune pourciau!

— Je sais, dit le brigadier en riant, lui aussi, avec toute la complaisance désirable, je sais, mais le Gorey qui m'intéresse ne s'écrit pas de la même façon, il s'écrit avec un y : G-o-r-e-y.

Mais le gars demeurait inaccessible à ces subtilités d'orthographe. Il ne sut que répondre.

Pour se distraire, Claudius Richard s'en alla jusqu'à la poste, où il demanda la communication téléphonique avec la Police Judiciaire de Paris. Après quelques minutes d'attente, il put transmettre à ses chefs le résultat en vérité assez mince de ses recherches.

Après cela, il s'en alla faire un petit tour le long du port que la rapide nuit d'hiver obscurcissait déjà de son ombre. Les barques, à sec tout

à l'heure, se balançaient doucement en tirant sur leurs chaînes d'ancres. L'eau haute clapotait contre les pierres du quai. Le crachin pénétrant qui accompagne souvent la marée lui mouillait désagréablement le visage et les mains.

— Comme distractions, ça suffira pour aujourd'hui, marmonna-t-il.

Après quoi il rentra sans avoir rencontré personne, tout le monde à cette heure étant bien au chaud dans les maisons.

A l'auberge, trois nouveaux clients s'étaient en son absence installés autour d'une table : un pêcheur, un douanier et un singulier petit vieux personnage en costume de chasse.

A la vue de Richard, il se leva, avança d'un pas à sa rencontre et, avec une aisance désinvolte, prit la parole :

— Monsieur l'inspecteur, dit-il, j'ai appris votre arrivée par les voix de la Renommée aux deux-cent-huit bouches...

Il rit d'un rire enfantin puis expliqua :

— Deux-cent-huit, c'est le chiffre de la population querquevilloise.

Claudius Richard lui tendit la main que le bonhomme serra tout en poursuivant son discours :

— Je sais que vous êtes parmi nous pour tenter de tirer au clair l'énigme de la falaise. Si je puis vous être en ceci de quelque utilité — ce dont je doute, hélas! fortement — n'hésitez pas à user de moi... Mais permettez tout d'abord que je me présente : baron Jacques de la Fernerie, 72 printemps, sans profession avouable!...

Il rit encore, fit une pirouette et, sans transition, demanda :

— Savez-vous jouer à la belotte?

— Mon Dieu! Oui, dit le brigadier avec un sourire.

— Alors, c'est le ciel qui vous envoie, vous ferez le quatrième! Vous ne sauriez croire, cher monsieur, le mal que l'on a pour trouver des beloteurs dans ce pays arriéré où les indigènes en sont restés à l'antique manille !... Veuillez vous asseoir, cher monsieur... Désiré, apporte-nous des cartes et tâche de trouver un jeu un peu moins crasseux qu'à l'ordinaire. Il y va du bon renom de Querqueville aux yeux de l'étranger!

La partie commença, animée par la verve bouffonne du petit vieillard.

Les consommateurs qui entraient dans la salle de débit venaient se planter un moment derrière les joueurs pour juger les coups. M. de la Fernerie les tutoyait tous, indistinctement, et tous l'appelaient « Monsieur le Baron », mais sans aucune servilité, avec une sorte de déférence amusée.

La seconde manche du jeu touchait à sa fin quand on vit paraître un homme d'une quarantaine d'années, dont la tenue n'était celle ni d'un pêcheur, ni d'un paysan.

— Monsieur le baron, dit-il, il va être sept heures!

Le vieux gentilhomme se récria.

— Sept heures! Il serait déjà sept heures! Voilà qui me semble hors de toute vraisemblance ! Justin, mon ami, tu as dû te tromper!

L'homme insista :

— Monsieur le baron, dit-il, le docteur a encore répété l'autre jour que monsieur le baron devait manger à heures fixes!

— Le docteur et toi, vous êtes deux ânes ! s'écria le vieillard.

Puis, changeant de ton, l'air conciliant :

— D'ailleurs, nous avons presque termine. Plus que cent cinquante points, c'est l'affaire de cinq minutes!... Allons, mon bon Justin assieds-toi, et surtout ne fais pas cette tête-là, tu vas encore me flanquer la guigne!

Malgré cette invitation, Justin resta debout. Au dernier coup de cartes, il présenta au baron son manteau et sa casquette, puis l'emmena.

M. de la Fernerie avait eu le temps, néanmoins de prendre congé de Claudius Richard.

— Si vous êtes encore là demain, dit-il, j'espère bien que vous me ferez l'amitié de venir visiter mon humble retraite. C'est à deux pas d'ici!

Les deux hommes partis, il y eut quelques rires dans la salle.

— C'est tous les soirs comme ça, expliqua Désiré Lampérière, l'aubergiste. Si Justin ne venait pas le chercher, le vieux resterait ici jusqu'à la fermeture sans plus s'inquiéter de l'heure.

— Mais qui est ce Justin ? demanda le brigadier.

Désiré Lamperière regarda d'un air étonné cet homme qui se disait de la police et qui ignorait une chose connue de tous, tout au moins à Querqueville.

— Ben! Justin, c'est Justin, le domestique du château, dit-il avec un haussement d'épaules.

— Le baron habite un château! Il doit être fort riche! fit encore Claudius Richard en prenant son air le plus naïf.

L'hôtelier haussa de nouveau les épaules.

— Il n'a plus le sou, dit-il. C'est un homme qui n'a jamais su compter. Quand il était jeune, à ce qu'il paraît, il a fait tant de sottises que tout

son bien y est passé... Tout ce qu'il en restait à cette époque-là, car il y a longtemps que la famille est aux trois quarts ruinée.

— Depuis si longtemps que ça?

— Depuis la Grande Révolution, à ce qu'on dit. Autrefois, tout le pays appartenait aux La Fernerie : les herbages, les bois, les champs, les fermes, tout... A présent, le baron a tout juste ce qu'il faut pour vivre... Et encore grâce à Justin qui veille au grain. Autrement, il y a belle lurette que le château lui-même aurait été vendu!

IV

Claudius Richard passa encore la journée suivante à Querqueville.

Bien inutilement, d'ailleurs!

Quand il eut fait de nouveau le tour du Gros Bé, examiné une fois de plus les pièces à conviction entreposées à la mairie et vérifié derechef, en de vains interrogatoires, la prudence légendaire du peuple normand, force lui fut de convenir qu'il n'était pas plus avancé que la veille.

L'après-midi, comme il lui restait un peu de temps à perdre en attendant l'heure du train qui devait le ramener à Paris, il se rappela l'invitation du baron et se fit indiquer le chemin du château.

Sans mériter entièrement, peut-être, cette ambitieuse appellation, la vieille demeure pouvait néanmoins faire figure d'honnête gentilhommière.

Construite en un granit indestructible, elle portait au-dessus du perron, les armes des La Fernerie, accompagnées d'une date faite de

ces chiffres élégants et incertains qui étaient de mode à l'époque : 1729.

Il fallait regarder de près pour y discerner quelques traces de délabrement, du au manque d'entretien beaucoup plus qu'à l'âge de l'édifice.

— Vous admirez mon pigeonnier, dit le baron qui s'était porté au-devant de son visiteur. Comme vous pouvez le voir, il tombe quelque peu en ruines, mais tout de même pas autant que moi, c'est une chance... Ah! On savait encore faire de la belle maçonnerie, sous le règne du Bien-Aimé!

Comme le policier abordait le perron, M. de la Fernerie le prit familièrement par le bras.

— Prenez garde, dit-il, il y a là une marche légèrement branlante. Je l'appelle la marche des créanciers, bien qu'aucun d'eux ne se soit jamais cassé la figure en posant le pied dessus... Enfin, cela viendra peut-être un jour... Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, de vous recevoir au premier, dans la bibliothèque. L'hiver c'est, avec la cuisine, la seule pièce habitable de la maison, ailleurs, c'est le Pôle Nord!...

La bibliothèque était une pièce d'assez vastes dimensions où un maigre feu de bois s'efforçait d'entretenir une température supportable.

Elle était garnie de meubles anciens, mais disparates et, pour la plupart, en mauvais état.

Aux murs se trouvaient des rayons supportant des livres, mais on y voyait également un grand étalage de cartes marines et aussi des vitrines renfermant des mappemondes anciennes, des longues-vues, des sectants, des astrolabes, des boussoles...

Dans un angle, la masse blanche d'une « figure de proue » faisait pendant à une roue de gouvernail.

— Des souvenirs, expliqua M. de la Fernerie. Il y a eu beaucoup de marins, chez nous, et même un chef d'escadre, celui qui a fait construire cette maison!

— Avez-vous été marin, vous aussi? demanda le brigadier.

Le petit vieillard se mit à rire.

— Oh! J'ai un peu navigué, dans ma jeunesse, comme tout le monde... Juste le temps de faire quelques dettes, répondit-il.

A ce moment, trois petits coups furent frappés à la porte qui, aussitôt, s'ouvrit. Justin parut, chargé d'une brassée de bûches.

— J'ai craint qu'il n'y ait pas assez de bois, dit-il avec l'intention évidente d'expliquer son intrusion.

Tout en disposant méthodiquement son fardeau auprès de la cheminée, il coulait de temps à autre vers le policier un regard vif et soupçonneux. Sans nul doute, ce souci d'approvisionner son maître en bois de chauffage n'était qu'un prétexte.

Voyant que le petit travail du valet se prolongeait outre mesure, le baron se mit à rire :

— Allons, Justin, dit-il, tu peux te retirer sans crainte, monsieur n'est pas un brocanteur!

Justin parti, il expliqua :

— Cet animal-là est un véritable chien de garde. Il s'imagine toujours que je suis en train de bazarder tout ce qu'il y a dans la maison.

Il fit une pause puis, avec un sourire comique :

— Il est vrai que cela m'est déjà arrivé!

Claudius Richard avait eu l'intention de poser à son hôte quelques questions concernant l'affaire de la falaise, mais il dut y renoncer, complètement déconcerté par ce vieillard dont l'esprit sautillant semblait incapable de s'attacher plus de trente secondes au même objet.

En désespoir de cause, il reporta son attention sur les curiosités assemblées dans l'étrange petit musée où il s'était fourvoyé.

Les bouquins d'abord. La bibliothèque en contenait quelques centaines, pour la plupart habillés de la même vieille reliure aux fers identiques.

— Vous avez de beaux livres, dit-il poliment.

— Oui, dit le baron. J'ai eu un ancêtre bibliophile... Celui qui a disparu...

— Un de vos aïeux a disparu? demanda l'inspecteur.

Le vieillard fit entendre une fois de plus son petit rire agaçant.

— Oh! dit-il, je ne vous chargerai pas de le retrouver! Malgré toute votre habileté professionnelle, vous perdriez votre temps!

— Vraiment! fit Claudius Richard, pour dire quelque chose.

— Vraiment!.... La disparition, figurez-vous, remonte à 1793, pendant la Terreur. Mon infortuné grand-père a eu l'idée d'émigrer, comme tant d'autres. Il s'est embarqué, une nuit, sur une barque de pêche à destination de Jersey, emportant, dit-on, une somme considérable. On n'a jamais plus entendu parler de lui. Sans doute aura-t-il fait naufrage!

— Vous croyez ? dit l'inspecteur qui simulait poliment le plus vif intérêt pour ces vieilles histoires.

— C'est fort probable, reprit M. de la Fernerie, La traversée, d'ici Jersey, est courte mais pas toujours aussi facile qu'on pourrait le supposer. Il y a des courants, des écueils... Tenez, venez voir!

Le bonhomme avait parlé avec un sérieux, une sorte d'autorité inattendus. Sans doute les choses de la mer étaient-elles encore capables de réveiller pour un instant son âme d'ancien marin. Il conduisit l'inspecteur devant une carte à grande échelle fourmillant de noms, de lignes concentriques, de cotes, d'indications diverses formant un ensemble assez malaisément inintelligible pour un profane.

— Voyez, dit-il, voici, sous mon doigt, Querqueville. De l'autre côté, voici, à Jersey, le château de Montorgueil, vers lequel l'émigré, vraisemblablement se dirigeait. Entre les deux il y a les Ecréhous, un groupe de rochers très dangereux pour la navigation. Il y a aussi le fameux passage de la Déroute où le courant, par grande marée, atteint quatre nœuds...

Claudius Richard regardait la carte, cherchant de son mieux à se reconnaître dans le foisonnement de noms et de signes inconnus offerts à son regard.

Soudain, il tressaillit. Son doigt se posa tour à tour sur un point de la côte française, puis sur un autre point de l'île anglo-normande. Il ouvrit la bouche pour poser une question, mais se ravisa subitement et demeura muet.

Cependant, l'attention du vieillard, trop longtemps concentrée sur le même objet, se dissipait d'un seul coup, comme une pile électrique qui se décharge.

— Et voilà! dit-il en pirouettant d'un geste familier. Voilà comment le baron Antoine-Charles-André de la Fernerie, quatorzième du nom je crois, a disparu corps et bien l'an de disgrâce 1793, laissant un fils en bas-âge presque aussi gueux que votre serviteur...

Il fit quelques pas à travers la pièce et, sautant sur un nouveau sujet, commença :

— Savez-vous ce que c'est qu'un astrolabe ? Non, sans doute, on peut être de la police et ignorer bien des choses. Je vais donc avoir l'honneur et l'avantage de vous l'expliquer, voici justement un de ces vénérables instruments...

V

C'est sans aucune fierté que, rentré à Paris, Claudius Richard vint rendre compte de sa mission. Aussi bien, l'accueil de son chef de service manquait-il de chaleur.

— Encore une affaire à classer! dit ce haut dignitaire policier. Ce n'était vraiment pas la peine qu'on vous offre, en pleine saison, une villégiature sur la côte normande!

L'affaire, en effet, pouvait être considérée comme terminée. Par acquit de conscience, Richard crut néanmoins devoir faire une dernière visite à l'atelier naguère encore occupé, passage de l'Epine, par Georges Galland et d'où l'infortuné était parti quelques jours auparavant pour un voyage dont il ne devait plus revenir.

Ainsi que l'inspecteur avait pu s'en rendre compte au cours d'une précédente perquisition, ce Georges Galland n'était pas seulement relieur. Il avait adjoint à son métier primitif une autre petite industrie consistant à fabriquer di-

vers objets avec d'antiques bouquins achetés sur les quais, quand ce n'était pas à l'Hôtel des Ventes ou chez des particuliers.

C'est ainsi que tant de vieux livres aux belles reliures, soigneusement vidées de toute substance littéraire, terminent aujourd'hui leur longue carrière sous la forme inattendue de coffrets à cigarettes ou de boîtes à bonbons!

Claudius Richard, qui avait toujours eu le respect de la chose imprimée, contemplait avec mélancolie ces vénérables témoins du passé.

On en apercevait un peu partout, alignés sur des tablettes, posés sur les établis ou même jetés en vrac sur le sol. Certains étaient encore intacts tandis que d'autres étaient entièrement transformés et que d'autres encore, douloureusement mutilés, semblaient attendre la fin de l'opération interrompue par le départ de l'artisan.

Pour si affligeant qu'il fût, ce spectacle ne paraissait devoir fournir aucune indication capable d'expliquer le mystère de Querqueville. Au bout d'un moment, l'inspecteur s'en détacha pour aller porter ses investigations dans une sorte de cage vitrée dont Georges Galland avait fait son bureau.

Là non plus, rien d'intéressant hormis quelques liasses de factures et quelques registres commerciaux constituant les éléments d'une comptabilité sommaire mais parfaitement en règle.

Sur ces factures, dans ces livres, Claudius Richard eut la satisfaction, toute relative d'ailleurs, de retrouver la plupart des noms inscrits sur les pages du petit calepin découvert là-bas dans un repli de la falaise.

Restait à voir l'appartement privé du relieur, simple soupente aménagée au-dessus de l'atelier.

Richard, qui l'avait déjà visitée une fois inutilement, s'y rendit sans grand espoir. Ce réduit, où sauf les policiers, personne n'avait pénétré depuis la disparition de Georges Galland, gardait encore le souvenir de la première perquisition : armoire aux portes grandes ouvertes, tiroirs béants, linge éparpillé sur le lit...

Claudius Richard allait se retirer après avoir jeté sur tout cela un dernier coup d'œil lorsque son pied heurta un volume tombé à terre. L'inspecteur, nous l'avons dit, était un ami des livres. Il se baissa pour ramasser celui-là qu'il se prit à examiner, tout d'abord d'un regard distrait puis bientôt avec une attention passionnée.

Cette antique reliure, ces fers, ce vieux blason imprimé en or sur le plat, où avait-il déjà vu cela?

Soudain, la lumière se fit dans son esprit. Il revit la bibliothèque du château, à Querqueville, avec ses vieux bouquins armoriés, tout pareils à celui qu'il tenait dans sa main. Nul doute n'était permis, cet ouvrage avait appartenu au baron!

Au dos du livre, on lisait un titre à demi-effacé:

« VER-VERT »

Et autres œuvres de Gresset.

A la première page, cette mention :

Réimprimé avec approbation et privilège du Roi
par H.-C. de HANSY, libraire,
A Paris, rue Saint-Jacques, près les Mathurins
A l'Enseigne Sainte-Thérèse.

Claudius Richard remarqua que le dos de l'ouvrage était entièrement décollé, une sorte de poche s'étant formée sous la basane habillant la couverture.

Dans l'atelier où il était redescendu, une investigation minutieuse lui permit de découvrir en-

core une quinzaine d'autres ouvrages provenant également de Querqueville.

Fort troublé par cette singulière rencontre, il regagna tout songeur les locaux de la Police Judiciaire. A peine y eut-il pénétré, des camarades l'avertirent que son chef désirait lui parler.

— On vous attendait avec impatience, lui dit ce haut personnage. Il y a du nouveau à Querqueville.

— Du nouveau! fit l'inspecteur.

— Et même du sensationnel. On vient de recevoir un coup de téléphone émanant du Parquet de Cherbourg. Un homme a encore été trouvé mort au pied de la falaise, au même endroit où l'on avait ramassé le cadavre de Georges Galland.

— Quel est cet homme ? demanda Richard. Vous savez son nom?

— Oui, c'est un nommé Lalande, Emmanuel Lalande, dit Justin, domestique au service de M. de la Fernerie.

— Voilà qui est assez étrange ! dit l'inspecteur.

— C'est ce qui nous a semblé!.... Peut-être au surplus ce nouveau drame n'a-t-il aucun rapport avec l'affaire Galland, néanmoins, deux morts violentes survenues à un si faible intervalle, dans des conditions analogues, cela vaut la peine qu'on y regarde d'un peu près.

Claudius Richard repartit le soir même pour Querqueville, où il arriva le lendemain matin.

Cette fois, le petit pays était sens dessus-dessous. Ce second malheur, suivant le premier de si près, jetait l'épouvante dans l'âme des braves gens. Il semblait que le village tout entier, livré aux puissances surnaturelles, allait devenir le théâtre de quelque effroyable série de catastrophes.

Comme précédemment, l'inspecteur était attendu à la gare par les autorités au grand complet, depuis le maire jusqu'au garde-champêtre.

— Où est le cadavre? demanda-t-il après avoir écouté les explications qui lui étaient fournies en grande abondance.

Un gendarme prit la parole.

— On l'a transporté chez le baron, puisque c'est là qu'il habitait, le pauvre garçon, dit-il... Voulez-vous que je vous conduise?

— Inutile, dit l'inspecteur, je connais le chemin.

Quelques minutes plus tard, il entrait au château, devant lequel de nombreux badauds étaient assemblés. Une vieille femme de charge qui, avec le valet disparu, constituait tout le personnel domestique de la maison, le conduisit jusqu'à une chambre mansardée où reposait, sur un lit, la dépouille mortelle de Justin.

Auprès du corps affreusement disloqué, M. de la Fernerie, dans son éternel costume de chasse, se lamentait avec un désespoir d'enfant orphelin. A la vue de Claudius Richard, il fondit en larmes.

— Mon pauvre Justin! s'écria-t-il. Mon pauvre Justin!... Un garçon si honnête, si dévoué ! Personne ne peut savoir ce qu'il était pour moi, monsieur l'inspecteur!

Il fit quelques pas à travers la chambre, revint se planter devant le policier puis, subitement en proie à une sombre fureur :

— Que vais-je devenir sans lui!... Je suis une vieille bête, un vieil idiot incapable de se conduire dans la vie ! C'est lui, Justin, qui me défendait contre tous et contre moi-même, contre moi-même surtout! Sans lui, tout ce que je pos-

sède encore, tout ce qui reste dans cette malheureuse maison aurait depuis longtemps disparu! Je serais réduit à la mendicité. Vous entendez, monsieur, à la mendicité!

Il eut une nouvelle crise de larmes et continua, d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Quand je pense à la façon dont je le traitais parfois! Au mal que j'ai pu lui faire par sottise, par inconséquence!... Si vous aviez pu voir sa peine quand il a su que je lui avais vendu son *Ver-Vert!*

Le policier tressaillit.

— Que dites-vous, monsieur? fit-il. Ver-Vert, qu'est-ce que cela?

Toujours pleurant, le vieillard s'expliqua :

Quelques semaines auparavant, Emmanuel Lalande, *alias* Justin, avait dû s'absenter pour quelques jours à l'occasion d'un deuil survenu dans sa famille. Délivré de toute surveillance, le baron devait en profiter pour faire une sottise de plus. Le hasard s'y prêta en amenant un soir à l'Hôtel de la Marine, un de ces brocanteurs qui parcourent les campagnes à la recherche des bonnes occasions.

Heureux comme un écolier qui réussit une bonne farce, M. de la Fernerie l'emmena au château, où l'autre n'eût que la peine de choisir ce qui lui plaisait, soit une paire de fauteuils anciens, un fort beau cartel Louis XVI et différents bibelots d'étagères, auxquels le châtelain avait ajouté, par-dessus le marché et pour faire bon poids, une brassée de bouquins pris au hasard dans la bibliothèque.

Chose singulière, c'est la disparition de ces ouvrages qui avait le plus mécontenté l'intraitable valet.

— Voilà qui est curieux, observa Claudius Richard.

— C'est pourtant ainsi, repartit le baron. Depuis peu, Firmin s'était pris d'amour pour les livres!

— Il les lisait? demanda l'inspecteur.

— Il en lisait au moins un. A plusieurs reprises, je l'ai surpris le nez plongé dans *Ver-Vert*, dont je vous parlais tout à l'heure. Par malchance, cet ouvrage s'est trouvé compris dans le lot cédé à cette espèce de marchand forain.

Oubliant soudain sa douleur, le petit vieillard éclata de rire à cette évocation.

— Je vous assure que j'ai été rudement sermonné, au retour de mon domestique.

Il fit une pause et ajouta, riant de plus belle :

— Firmin lisant des vers, car ce bouquin est en vers, vous ne l'ignorez pas, monsieur l'inspecteur, eh! bien! c'est tout de même quelque chose de cocasse!

Claudius Richard laissa passer l'accès de gaîté intempestive puis demanda :

— Vous rappelez-vous le nom du commerçant à qui vous avez vendu, ce jour-là, des meubles et des livres?

— Oh! Ma foi non! dit tout d'abord le vieux gentilhomme.

Mais, presque aussitôt, il se frappa le front et ajouta :

— Où avais-je la tête? Cela me revient, à présent, l'homme m'avait laissé sa carte, la voici!

Il ouvrit un tiroir et tendit à l'inspecteur un rectangle de carton sur lequel on lisait :

JOSEPH CHABRILLAC
Antiquaire
Spécialité de meubles anciens
310, *rue du Cherche-Midi, Paris.*

Claudius Richard mit la carte dans sa poche.

— Monsieur de la Fernerie, dit-il ensuite, je ne veux pas vous importuner plus longtemps dans des circonstances aussi douloureuses. Permettez-moi de me retirer.

Dehors, il retrouva, avec la foule des badauds, la petite troupe des officiels.

— Monsieur l'Inspecteur, lui dit un des gendarmes, si vous voulez aller voir l'endroit où l'on a ramassé le corps, c'est le moment. La mer doit s'être assez retirée. à cette heure pour que l'on puisse passer.

VI

Comme la première fois, Claudius Richard reprit le chemin de la plage et se mit à contourner le « Gros Bé ».

Accompagné du gendarme et de quelques autres personnes, il longeait la zone de sable relativement ferme où l'avance extrême du flot se trouve marquée par un ourlet d'algues et de menues épaves. Dans le pays, on appelle ça « le plein ».

Comme on arrivait au pied du massif rocheux, l'inspecteur s'arrêta brusquement et, après examen attentif, ramassa un objet déposé là, parmi tant d'autres, par la marée. C'était une sorte de pieu brisé portant un anneau métallique auquel demeurait attachée une longue corde. Les différentes personnes qui constituaient son escorte le virent avec surprise enrouler soigneusement la

corde autour du morceau de bois puis reprendre sa marche sans mot dire, emportant la singulière trouvaille.

Quelques minutes plus tard, on atteignait le lieu fatal où deux hommes, à une semaine d'intervalle, étaient venus s'abîmer sur les rochers.

Le second drame, non plus que le premier, n'y avait laissé aucune trace. Lavé par l'eau du ciel et par l'écume des flots le roc était, là comme ailleurs, uniformément net et luisant. Claudius Richard ne s'attarda pas plus qu'il ne fallait à considérer ces témoins trop discrets de la récente tragédie.

— Allons voir là-haut! dit-il.

Au sommet de la falaise où ils parvinrent de nouveau au prix d'une rude escalade, la petite troupe fit halte. L'inspecteur examina les lieux avec beaucoup de soin et de méthode. Au bout d'un moment, quittant le sentier caillouteux qui côtoyait l'abîme, il se prit à scruter l'espace compris au delà. Courbé vers le sol, il semblait chercher quelque chose.

— Qu'est devenu le piquet? demanda-t-il enfin.

— Le piquet?

— Oui, le piquet qui avait été planté là en guise de repère!

Avec l'aide des gendarmes qui aidèrent le policier dans ses recherches, on finit par le trouver. Il n'en restait qu'un tronçon brisé à ras de terre.

On vit alors Claudius Richard prendre en main le morceau de bois trouvé sur la grève et qu'il serrait jusque-là sous son bras. Il se baissa de nouveau, rapprochant l'un de l'autre les deux fragments.

— C'est bien cela! dit-il.

Puis, s'adressant aux personnes qui l'accompagnaient.

— Quelqu'un avait-il remarqué la disparition du piquet? continua-t-il.

Non, nul ne l'avait remarquée. On était venu si souvent en cet endroit, depuis quelques jours, le lieu était devenu si familier à chacun que cette sorte de jalon avait perdu toute utilité, on n'y prêtait plus attention.

Un des gendarmes prit la parole.

— Si vous voulez mon avis, dit-il, c'est quelque gosse qui l'aura brisé en essayant de l'arracher... Ces sacrés gamins n'en font jamais d'autres!

Quelque chose néanmoins l'étonnait.

— Par exemple, reprit-il, je ne vois pas pourquoi il y aurait attaché une corde, au piquet... Un jeu sans doute!

— A propos, dit Claudius Richard sans que rien ne justifiât pareille expression, à propos, n'a-t-on rien trouvé dans les poches d'Emmanuel Lalande... de Justin, si vous préférez?

C'est encore le gendarme qui répondit.

— Pas grand'chose, un briquet, un mouchoir, un couteau, des sous... Ce qu'on peut trouver dans toutes les poches, quoi!

— C'est tout?

— Non, j'oubliais. Il y avait aussi un vieux portefeuille, mais celui-là non plus ne contenait rien d'intéressant : des pièces d'identité, quelques papiers relatifs aux affaires du baron, dont Justin s'occupait personnellement comme vous le savez. Enfin, deux ou trois feuillets de carnet portant des comptes de cuisine et un billet de loterie,

— Où a-t-on mis tout cela? demanda l'inspecteur.

— A la mairie, avec le reste!

— Allons-y!

Comme il avait été fait quelques jours auparavant, on reprit le chemin du modeste hôtel-de-ville. Les objets sur lesquels Claudius Richard devait exercer sa sagacité étaient bien ceux qu'avaient décrits le gendarme. L'inspecteur examina tour à tour le briquet, le mouchoir, les sous, le couteau, les papiers et le billet de loterie, simple dixième de la Loterie Nationale émis par une association d'anciens combattants.

— C'est un billet périmé, dit-il. Voyez, sixième tranche... Pourquoi Justin avait-il conservé ce coupon sans valeur? Par négligence, sans doute! Nous transportons tous dans nos poches un tas de choses inutiles que nous ne pensons jamais à jeter.

Il retourna le billet. Au verso, sur la partie non imprimée quelques indications manuscrites retinrent un moment son attention.

— Intéressant? questionna le gendarme.

— Peuh! On ne sait pas, répondit Claudius Richard, ce sont des choses qu'on ne sait jamais qu'après et souvent lorsqu'il est trop tard.

Il rangea néanmoins le billet de loterie dans son portefeuille.

— Mon cher ami, dit-il ensuite, j'ai un service à vous demander. Pourriez-vous me procurer, pour demain matin, une corde, une longue corde assez solide pour supporter le poids d'un homme.

— Si ce n'est que cela, rien de plus facile, dit le gendarme. N'importe quel patron de barque pourra m'en fournir autant que je voudrai.

— Autre chose, dit Claudius. Au bout de cette corde doit être fixée une planchette permettant à quelqu'un de s'asseoir... Ce que les gens de mer appellent une chaise de calfat.

Le gendarme avait accompli son service militaire dans les équipages de la flotte. Il comprit sans peine ce que désirait le policier.

— Pour ce qui est de la planchette, je m'en charge, dit-il. Comptez sur moi pour vous agencer cela! Est-ce tout ?

— Non. Il me faudrait aussi une de ces petites pioches à manche court dont se servent les maçons, un piochon, je crois.

Du coup, le gendarme se mit à rire.

— Qu'est-ce que vous voulez faire de tout ça? s'écria-t-il. Auriez-vous l'intention de ravaler la façade de la mairie, par hasard!

Claudius Richard rit à son tour.

— Vous verrez ça demain, dit-il avec bonne humeur.

Le gendarme allait s'éloigner, il le retint :

— Ah! une dernière recommandation, faites-vous donc accompagner de deux ou trois hommes vigoureux. Nous aurons besoin d'un sérieux coup de main.

VII

Le lendemain matin, tout le village, alerté par les indiscrétions du gendarme, était réuni dès la première heure au sommet du Gros Bé.

Au premier rang de l'assistance, on remarquait le représentant du Parquet de Cherbourg, prévenu la veille par téléphone. Le jeune magistrat ne se montrait pas le moins intrigué, Claudius

Richard ayant refusé de lui faire connaître l'objet de sa singulière tentative.

— Permettez-moi de garder le silence, avait dit le policier. Si je réussis, ma conduite s'expliquera d'elle-même. Si je me suis trompé, tout ce que j'aurais pu dire ne saurait que me rendre encore un peu plus ridicule.

Bientôt, les curieux comprirent qu'ils ne devaient pas regretter leur dérangement. Claudius Richard, ayant chargé une petite équipe de maintenir solidement la corde, s'était laissé glisser dans le vide, assez malaisément installé sur la fameuse chaise de calfat.

— Allez doucement, avait-il recommandé à ses hommes. Vous arrêterez la descente à huit mètres, exactement là où j'ai fait un nœud à la corde.

Le câble, qu'un chevalet maintenait à quelque distance de la paroi rocheuse, se déroula lentement, puis demeura immobile.

— Ça va! cria la voix de l'inspecteur.

Au bout d'un moment, on entendit le bruit d'un instrument métallique attaquant la pierre.

— Il m'avait demandé un piochon, expliqua le gendarme. C'est avec ça qu'il est en train de travailler... Quant à savoir ce qu'il peut bien faire...

Une demi-heure s'écoula, qui parut à tous mortellement longue. Les hommes-treuils avaient enroulé le cordage autour d'une roche formant saillie. Les coups de pioche résonnaient toujours sur la pierre. Un silence angoissé régnait parmi les badauds que les gendarmes maintenaient à distance.

Enfin, un ordre arriva d'en bas :

— Attention!... Remontez-moi!... Doucement!...

Le câble se mit de nouveau en mouvement. Bientôt, on vit reparaître l'inspecteur, toujours suspendu dans le vide. Il tenait dans ses mains, outre son inséparable piochon, plusieurs objets cylindriques enveloppés de forte toile goudronnée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le substitut à la vue de cette étrange trouvaille.

— Je n'en sais rien, mais ce n'est assurément ni de la plume, ni du liège, répondit l'inspecteur en soupesant un à un les cylindres entoilés. Tout ce que je puis dire, c'est que c'est lourd, tellement lourd qu'il m'a été impossible de remonter le tout en une seule fois.

— Comment! Il y en a d'autres! fit le substitut.

— Oui! Je vais être obligé de faire plusieurs voyages, dit Claudius.

Plusieurs fois encore, en effet, la chaise de calfat descendit puis remonta le long de la falaise. Quand l'inspecteur eut regagné de façon définitive la terre ferme, une cinquantaine de rouleaux s'alignaient sur le sol, aux pieds du magistrat.

Celui-ci savait maintenant ce que contenaient les mystérieuses gaines de toile. Un examen sommaire l'avait renseigné.

— Emportons tout cela, dit-il. Les gendarmes vont nous aider!

Une fois de plus, on se dirigea vers la mairie où les pesants rouleaux furent défaits un à un.

A mesure que l'opération se poursuivait, un ruissellement de pièces d'or se répandait sur la table.

Au total, cinq mille louis frappés à l'effigie de Louis XV ou de Louis XVI, plus un millier de souverains anglais datant de la même époque.

Le Substitut ouvrait de grands yeux.

— Comment diable avez-vous déniché tout ceci? demanda-t-il.

— Je vais vous le dire, répondit Claudius Richard, mais seulement après vous avoir recommandé la patience, car l'histoire sera longue et assez compliquée.

Il prit place commodément dans un des fauteuils meublant la salle de mairie et poursuivit :

— Vous rappelez-vous, tout d'abord, un certain objet dont la présence, au creux d'un rocher d'apparence inaccessible avait attiré mon attention lors de notre première visite à la falaise?

— Je me rappelle, dit le magistrat. Autant que l'on pouvait s'en rendre compte, il s'agissait d'un morceau de papier ou d'un chiffon blanc.

— Cet objet, le voici, reprit Claudius. Voyant qu'il nous intéressait, le fils de l'aubergiste chez qui j'avais pris pension a eu l'idée d'aller le chercher, autant je crois pour nous rendre service que pour montrer ses qualités d'alpiniste normand.

Le substitut feuilletait le modeste calepin.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

— Un carnet ayant appartenu à Georges Galland, la victime du premier drame dont nous avons eu à nous occuper. Pour que ce calepin se trouvât en cet endroit, il fallait de toute nécessité que le relieur l'eût tenu à la main à l'instant précis de sa chute et ce premier point ne manqua pas de me surprendre.

— Je le conçois aisément, acquiesça le magistrat... Et qu'y avez-vous trouvé?

— J'y arrive, dit l'inspecteur. Le carnet contenait tout d'abord des adresses de clients ou de fournisseurs, des notes relatives à des commandes

ou à des livraisons, des heures et des indications de rendez-vous, toutes choses concernant l'activité normale de l'artisan. C'est seulement à la dernière page qu'une inscription mystérieuse excita ma curiosité. Voyez plutôt, en premier lieu, deux mots reliés par un long trait de plume :
GOREY ——— ——————— ROUSSETTE

Et, au-dessous; cette formule algébrique :

4 T, 3 p. = 7 M. 895

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda le substitut.

— Telle est la question que je me suis moi-même posée, et longtemps en pure perte. Vous savez, monsieur le Substitut, qu'après quarante-huit heures de séjour à Querqueville, n'ayant découvert aucun indice susceptible d'éclairer la justice, je regagnai Paris où je fis, sans grand espoir d'ailleurs, une nouvelle visite à l'atelier de Georges Galland.

« Cette précaution, toutefois, ne devait pas rester inutile. Elle me permit de découvrir un certain nombre de livres anciens, en tous points semblables à d'autres ouvrages que j'avais vus ici même, la veille, chez le baron de la Fernerie. Pour la première fois depuis le début de mon enquête, je tenais un fil conducteur, bien fragile certes, mais non dénué d'intérêt.

— C'est peu après que vous avez appris la mort d'Emmanuel Lalande, domestique du baron, demanda le magistrat.

— Tout de suite après. Dès mon arrivée à la Police Judiciaire.

VIII

Claudius Richard fit une pause, alluma une cigarette et continua :

— Quelques heures plus tard, j'étais de retour à Querqueville où une conversation avec M. de la Fernerie devait m'apporter plusieurs renseignements dignes d'être retenus. J'appris tout d'abord comment les livres avaient quitté la bibliothèque du château pour échouer chez le relieur. Le vieillard les avait vendus, en l'absence de son domestique, à un brocanteur parisien qui les recéda ensuite à Georges Galland.

« Justin, d'après ce que me dit le baron, s'était montré fort sensible à la disparition de ces volumes dont un, un *Ver-Vert*, de Gresset, était devenu, chose vraiment extraordinaire, son livre de chevet. Or, non seulement ce *Ver-Vert* se trouvait au nombre des ouvrages retrouvés dans l'atelier de Georges Galland, mais j'avais en outre remarqué que la couverture en avait été décollée, à dessein me semblait-il, pour ménager sous la basane une sorte de poche secrète.

— Tout ceci est fort intéressant, interrompit le substitut, mais je ne vois pas encore comment vous en avez tiré l'idée d'aller faire des trous dans la falaise avec une pioche de maçon!

— Aussi n'est-ce pas tout ce que m'apprit ma visite à M. de la Fernerie. Le baron me dit, entre autres choses, qu'un de ses aïeux avait disparu pendant la Terreur en essayant de gagner Jersey. D'autre part, l'examen fortuit d'une carte marine ornant un des murs de la bibliothèque me mit de façon inattendue sur le chemin de la vérité, ...

« Peut-être, monsieur le Substitut, avez-vous remarqué un rocher isolé dans la mer, à quelque distance du Gros Bé, et dont l'extrême pointe est seule visible à marée haute. Or ,ce rocher, qui dans son ensemble affecte vaguement la forme d'un poisson s'appelle « Le Roussette », nom d'un petit squale assez commun dans la région.

— Roussette, la Roussette ! s'écria le magistrat, n'est-ce pas un des vocables énigmatiques relevés par vous sur le carnet de Georges Galland.

— En effet!... L'autre vocable est Gorey...

— Gorey?

— Gorey, je l'appris de la même façon est le nom d'un port dominé par un promontoire assez élevé situé dans l'île de Jersey. Tous les habitants de Querqueville vous le diront, par temps clair, on aperçoit très nettement d'ici la pointe de Gorey, que domine un donjon féodal construit sur une hauteur et visible, lui aussi, de fort loin. C'est le château de Montorgueil.

— Voilà qui semble intéressant, dit le magistrat.

— D'autant plus intéressant qu'une ligne droite tirée de cette fameuse pointe de Gorey au sommet du rocher La Roussette et prolongée jusqu'au rivage nous conduit de façon exacte à l'endroit de la falaise où Georges Galland, puis Justin devaient faire l'un après l'autre la même chute mortelle.

— Qu'en avez-vous conclu?

— Que la « Roussette » et Gorey auraient été choisis comme points de repère — comme *amers* selon l'expression maritime — pour permettre de déterminer sans erreur un certain emplacement. C'est en venant reconnaître ce lieu

mystérieux que le relieur parisien et le domestique du château ont trouvé la mort dans des circonstances qui restaient encore à deviner.

Le magistrat réfléchissait.

— Mais choisis par qui, ces points de repère? demanda-t-il au bout d'un instant.

Claudius Richard alluma une nouvelle cigarette.

— Choisis, dit-il ensuite, par Antoine-Charles-André de la Fernerie, bisaïeul du petit vieillard que vous connaissez, après que ce gentilhomme eût décidé de mûrer, dans une crevasse de la falaise, l'or qu'il désirait soustraire aux recherches des révolutionnaires.

— Mais pourquoi ne l'aurait-il pas emporté avec lui, cet or, demanda le substitut.

— Je ne sais! Peut-être par prudence excessive, peut-être simplement à cause du poids. Cinq ou six mille louis, c'est plus qu'il n'en faut pour exciter la convoitise des voleurs, mais c'est aussi un lourd bagage, pour un homme qui prend le chemin de l'exil...

— Tout ceci est vraisemblable, accorda le magistrat.

— N'oublions pas non plus, poursuivit l'inspecteur que ce coin de Normandie était alors un foyer de chouannerie assez actif. Il n'est pas interdit de penser que toutes ces pièces de monnaie pouvaient constituer le trésor des conjurés, dont le baron de la Fernerie semble avoir été l'un des chefs, si j'en crois certains renseignements recueillis de différentes sources... Ces hypothèses n'ont d'ailleurs pour nous, je vous l'accorde, qu'un intérêt secondaire.

— Mais comment Justin d'abord, puis Georges Galland par la suite ont-ils connu l'existence de ce dépôt? demanda le substitut.

— Voilà une question que je me suis maintes fois posée et au sujet de laquelle j'en suis encore réduit aux conjectures. Supposons, voulez-vous, qu'avant de s'embarquer pour Jersey, le baron fugitif ait consigné son secret dans un message adressé à quelque destinataire inconnu de nous, peut-être sa femme, restée en France avec son jeune enfant, peut-être un compagnon de lutte ou un ami dévoué... Pour une raison quelconque, ce destinataire n'est jamais entré en possession du document révélateur, de telle sorte que celui-ci devait continuer à dormir pendant un siècle et demi dans la cachette ou le baron l'avait placé.

— Quelle cachette? demanda encore le magistrat.

— Une fois de plus nous devons recourir aux hypothèses. Supposons donc que cette cachette soit la couverture d'un livre dissimulé parmi tant d'autres dans la bibliothèque du château.

— Vous voulez parler du *Ver-Vert* trouvé par vous dans l'atelier du relieur?

— Oui... Permettez-moi de continuer. Un jour, un nommé Emmanuel Lalande, dit Justin, factotum de l'actuel baron de la Fernerie, découvre par hasard le message. Il n'en dit rien à personne, soit qu'il attende une circonstance favorable pour s'approprier le trésor, soit que, résolu à l'exhumer un jour afin de le rendre à son maître auquel l'attache un dévouement sincère, il préfère néanmoins laisser le plus longtemps possible dans l'ignorance le vieillard dont la légèreté et les bavardages inconsidérés risqueraient de tout compromettre.

— Tout ceci est assez plausible, dit le substitut.

Claudius Richard s'était levé. Il marchait à présent de long en large dans la pièce où reposaient les dépouilles des deux victimes. Après quelques instants de silence, il poursuivit :

— Un jour se produit un événement qui devait bouleverser les plans de Justin. En l'absence de celui-ci, M. de la Fernerie vend à un brocanteur parisien le fameux *Ver-Vert* qui, par hasard, se trouve bientôt recédé à Georges Galland, amateur de vieilles reliures dont il fait la matière première de ses coffrets à cigarettes, de ses boîtes à bonbons. En examinant un à un les volumes récemment achetés, il découvre, sous la couverture du *Ver-Vert*, le testament de l'émigré. J'imagine son émotion, quelle fièvre s'empare de lui! Après y avoir mûrement réfléchi, il prend le train pour Querqueville, dépose sa valise à l'hôtel et, sans perdre de temps se dirige vers le Gros Bé... Le voici au bord de la falaise, armé de jumelles et tenant à la main le carnet où il a transcrit de façon sibylline l'essentiel des indications que le hasard lui a livrées, Gorey, la Roussette et le reste...

IX

L'inspecteur, une fois de plus, avait fait silence, comme un acteur habile qui ménage ses effets. Puis, jugeant que cette interruption avait à un degré suffisant excité la curiosité de son interlocuteur, il reprit :

— Cependant, Justin, averti comme tout le monde l'avait été dans ce petit pays, de la présence intempestive d'un étranger dont l'arrivée en pareille saison demeurait difficilement explicable, Justin flaire en lui un usurpateur. Ses

soupçons prennent corps lorsqu'il apprend que l'inconnu s'est enquis du chemin conduisant au Gros-Bé. Laissera-t-il cet homme voler impunément le trésor des La Fernerie? Non! Il le suit sans être vu et, au moment où l'autre est bien occupé à scruter de ses jumelles les côtes de Jersey, il l'envoie d'une poussée s'écraser sur les rochers de la plage.

Le substitut avait poussé un cri de surprise.

— Ainsi, selon vous, dit-il, Emmanuel Lalande serait l'assassin du relieur.

— Je le crois, bien qu'il me soit impossible de le prouver, dit Claudius Richard.

— Et comment expliquez-vous, après cela, la mort de Justin?

— Je vais vous le dire ! ... Chargé d'enquêter sur le drame, un policier que vous connaissez bien arrive à Querqueville puis repart deux jours après sans avoir pu recueillir le moindre indice susceptible de le mettre sur la bonne piste. Peut-être, néanmoins, reviendra-t-il. Lalande décide alors de brusquer les choses, de récupérer le plus rapidement possible l'or caché dans la falaise. Il monte au Gros Bé, probablement la nuit, et se laisse glisser le long de la paroi rocheuse suspendu à une corde dont il vient de fixer l'extrémité à l'anneau du piquet planté là en guise de jalon. Par malheur pour lui, le piquet se brise et voilà le meurtrier précipité à son tour dans le vide!

Lorsque l'inspecteur Claudius Richard eut achevé son exposé, il y eut un assez long silence. Le magistrat semblait plongé dans un abîme de méditations.

Enfin, il prit la parole.

— Tout cela est fort vraisemblable, pour ne pas dire certain. Permettez-moi de vous féliciter pour votre sagacité. Quelque chose, cependant, m'échappe encore. Puis-je vous poser une question?

— Je vous écoute, monsieur le Substitut.

— Voilà! Comment avez-vous deviné l'emplacement exact où était enseveli le trésor ?

Claudius se mit à rire. Il ouvrit le calepin de Georges Galland puis :

— Voyez cette formule mystérieuse, dit-il : 8 M. 786, cela veut dire 8 mètres 786 millimètres. On n'est pas plus précis... Oh! ne m'attribuez pas le mérite d'avoir déchiffré cette première énigme, la solution est écrite en toutes lettres au dos du vieux billet de loterie trouvé dans le portefeuille de Justin.

— Et le premier nombre de l'équation, demanda le magistrat, ce 4 T, 3 p., qu'est-ce que cela veut dire?

— J'avoue que la chose m'a tout d'abord embarrassé, dit Claudius. Après y avoir quelque temps réfléchi, j'ai cependant songé que si une indication de distance était portée sur le document dissimulé par l'émigré dans la reliure du *Ver-Vert* cette distance ne pouvait avoir été évaluée qu'à l'aide des mesures de longueur en usage à cette époque où le système métrique n'était pas encore adopté dans nos provinces. On comptait alors par toises et par pieds. La toise, nous disent les dictionnaires, valait 1 m. 949, le pied environ 33 centimètres. Faites le calcul comme Justin, puis Galland l'ont fait, comme je l'ai fait moi-même, vous arrivez au chiffre indiqué, 8 m. 786...

« J'ai tout d'abord cherché à cette distance sur la falaise même en arrière du bord, puis à droite et à gauche. N'ayant rien découvert, l'idée m'est tout naturellement venue de porter mes investigations plus bas, le long de la paroi rocheuse. Là, il m'a suffi de quelques coups de pioche donnés dans un antique travail de maçonnerie qu'une couche de terre dissimulait imparfaitement pour mettre à jour les rouleaux d'or enfouis là cent cinquante ans plus tôt.

— Et le testament? demanda-t-il, qu'est-il devenu?

Claudius Richard eut un geste d'ignorance.

— Voilà le point faible de ma théorie, dit-il. Le message de l'émigré a disparu. Pour ma part je ne l'ai jamais eu sous les yeux et suis incapable de fournir aucune preuve matérielle de son existence, que seul le raisonnement le fait admettre comme nécessaire. Peut-être le relieur l'a-t-il détruit dans une intention que j'ignore. Peut-être aussi le retrouvera-t-on en effectuant de nouvelles recherches dans l'atelier du passage de l'Epine.

« Jusque-là, on peut toujours en contester la réalité. Pourtant, s'il s'agit d'une simple hypothèse, on devra convenir que celle-ci m'a tout au moins permis de donner une explication vraisemblable au double drame de Querqueville et aussi de ramener au jour un nombre respectable de pièces d'or, bien réelles, celles-là!

— Vous avez raison, dit le Substitut en serrant la main de l'inspecteur.

Quelques minutes plus tard, tous deux quittèrent la mairie après avoir apposé des scellés sur le meuble où l'on avait enfermé le trésor. Dehors,

ils rencontrèrent M. de la Fernerie. Le petit vieillard les interpella gaîment.

— Bonjour messieurs, dit-il. Il paraît que vous avez découvert une fortune sur le Gros Bé! Voilà qui est de la chance!... Et à qui tout cela va-t-il appartenir, maintenant?

— On ne sait pas encore. Peut-être à vous, répondit Claudius Richard qui, à l'occasion, savait dire la vérité en riant!

FIN

LA COLLECTION SPHINX

est éditée par la

SOCIÉTÉ FRANÇAISE d'ÉDITIONS et de PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

142, rue Montmartre, PARIS (2e)

S.P.I. — 27 Rue Nicolo, Paris (XVIe)

N° 22 - Henri Rosny DU SANG SUR LES ROCHERS

DU SANG SUR LES ROCHERS

Roman Policier

Collection SPHINX